

Freud, *Le malaise dans la culture*, (extraits)

Chapitre V

L'homme n'est pas un être doux, avide d'amour, qui serait tout au plus en mesure de se défendre quand il est attaqué ; au contraire, il compte aussi parmi ses aptitudes pulsionnelles une très forte part de penchant à l'agression. En conséquence de quoi, le prochain n'est pas seulement pour lui un auxiliaire¹ ou un objet sexuel, mais aussi une tentation, celle de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ce qu'il possède, de l'humilier, de le faire souffrir, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus*² ; qui donc, après toutes les expériences de la vie et de l'histoire, a le courage de contester cette maxime ? Cette cruelle agression attend en règle générale une provocation ou se met au service d'une autre visée dont le but pourrait être atteint aussi par des moyens plus doux. Dans des circonstances qui lui sont favorables, lorsque sont absentes les contre-forces psychiques qui d'ordinaire l'inhibent³, elle se manifeste spontanément, dévoilant dans l'homme la bête sauvage, à qui est étrangère l'idée de ménager sa propre espèce. Quiconque se remémore les atrocités de la migration des peuples, les invasions des Huns⁴, de ceux qu'on appelait Mongols sous Gengis Khan et Tamerlan, la conquête de Jérusalem⁵ par les pieux croisés, et même encore les horreurs de la dernière Guerre Mondiale⁶, ne pourra que s'incliner humblement devant la confirmation de cette conception par les faits.

L'existence de ce penchant à l'agression que nous pouvons ressentir en nous-mêmes, et présumons à bon droit chez l'autre, est le facteur qui perturbe notre rapport au prochain et force la culture à bien des efforts. Par suite de cette hostilité primaire des hommes les uns envers les autres, la société que la culture produit est constamment menacée de désagrégation. L'intérêt de la communauté de travail n'assurerait pas à lui seul sa cohésion ; les passions pulsionnelles sont plus fortes que les intérêts rationnels. Il faut donc que la culture mette tout en œuvre pour assigner des limites aux pulsions d'agression des hommes, pour tenir en respect leur manifestation par des formations psychiques réactionnelles. De là donc la mise en œuvre de méthodes pour inciter les hommes à des identifications et à des relations d'amour inhibées quant au but⁷, de là la restriction de la vie sexuelle, et de là aussi ce commandement idéal : aimer son prochain comme soi-même, alors même que rien n'est plus contraire à la nature humaine originelle. En dépit de tous ses efforts, cette aspiration de la culture n'a pas atteint grand-chose jusqu'ici.

¹ Une aide.

² « L'homme est un loup pour l'homme ». Tiré de Plaute, *La comédie des ânes*, (II, 4, 88).

³ Empêchent sa manifestation.

⁴ Treizième siècle : constitution progressive de l'Empire Mongol qui va de l'Asie jusqu'à l'Europe centrale.

⁵ La ville de Jérusalem est conquise par les chrétiens en juillet 1099, au terme d'un siège et de combats sanglants.

⁶ La première Guerre Mondiale.

⁷ Amour non-génital.

Chapitre VII

De quels moyens la culture se sert-elle pour inhiber, rendre inoffensive, peut-être mettre hors circuit l'agression qui s'oppose à elle ? Nous avons déjà appris à connaître quelques-unes de ses méthodes, mais pas encore celle qui apparemment est la plus importante. Nous pouvons l'étudier sur l'histoire du développement de l'individu. Que se passe-t-il chez lui pour rendre inoffensif son désir-plaisir d'agression ? Quelque chose de très remarquable, que nous n'aurions pas deviné et qui cependant est à portée de la main. L'agression est introjectée⁸, intériorisée, mais à vrai dire renvoyée là d'où elle est venue, donc retournée sur le moi propre. Là, elle est prise en charge par une partie du moi qui s'oppose au reste du moi comme sur-moi, et qui, comme conscience morale, exerce alors contre le moi cette même sévère propension à l'agression que le moi aurait volontiers satisfaite sur d'autres individus, étrangers. La tension entre le sur-moi sévère et le moi qui lui est soumis, nous l'appelons conscience de culpabilité ; elle se manifeste comme besoin de punition. La culture maîtrise donc le désir-plaisir d'agression de l'individu en affaiblissant ce dernier, en le désarmant et en le faisant surveiller par une instance située à l'intérieur de lui-même, comme par une garnison⁹ occupant une ville conquise.

Nous connaissons donc deux origines au sentiment de culpabilité, celle tirée de l'angoisse devant l'autorité, et celle, ultérieure, tirée de l'angoisse devant le sur-moi. Le premier sentiment de culpabilité contraint à renoncer aux satisfactions pulsionnelles, l'autre pousse en outre à la punition, étant donné qu'on ne peut cacher au sur-moi la persistance des souhaits interdits. Nous avons vu aussi comment on peut comprendre la sévérité du sur-moi, donc l'exigence de la conscience morale. Elle prolonge simplement la sévérité de l'autorité externe qui est par elle relayée et en partie remplacée. Nous voyons maintenant dans quelle relation à la conscience de culpabilité se trouve le renoncement pulsionnel. A l'origine, le renoncement pulsionnel est en effet la conséquence de l'angoisse devant l'autorité externe ; on renonce aux satisfactions pour ne pas perdre son amour. Si l'on a accompli ce renoncement, on est pour ainsi dire quitte envers elle ; il ne devrait subsister aucun sentiment de culpabilité. Il en va autrement dans le cas de l'angoisse devant le sur-moi. Ici, le renoncement pulsionnel n'est pas suffisant, car le souhait persiste et ne se laisse pas dissimuler au sur-moi. Malgré le renoncement effectif, un sentiment de culpabilité surviendra donc et c'est là un grand inconvénient [...] de l'instauration du sur-moi, autrement dit de la formation de la conscience morale. Le renoncement pulsionnel n'a plus alors d'effet pleinement libérateur, l'abstinence vertueuse n'est plus récompensée par la garantie de l'amour. Contre un malheur externe menaçant – perte d'amour et punition de la part de l'autorité externe – on a échangé un malheur interne perdurant, la tension de la conscience de culpabilité.

⁸ Littéralement : « jetée à l'intérieur ».

⁹ Groupe de soldats ayant pour fonction de défendre le lieu où ils sont stationnés.